

OBOCK

ÉDITIONS VERDIER  
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

*07 et autres récits*, 1993

*Le Roi des Zoulous*, 2008

*Ma vie à Saint-Domingue*, 2011

*Place de l'Oie*, 2014

*Parade sauvage*, 2016

•

*Tu ne connaîtras jamais les Mayas*, L'Escampette, 2000  
(réédition en poche, août 2014)

*Les Sources du Nil*, L'Escampette, 2005

*Gueules de pierres*, avec Bernard Vincent, éditions du Chassel, 2006

*Papa fume la pipe*, L'Escampette, 2008

*Fernand*, L'Escampette, 2013

*Sept chemins en Ardèche*, avec Grégoire Édouard, Septéditions, 2015

Jean-Jacques Salgon

# Obock

*Rimbaud et Soleillet en Afrique*

RÉCIT

Verdier



11220 Lagrasse  
[www.editions-verdier.fr](http://www.editions-verdier.fr)

Cette édition numérique a reçu le soutien  
de la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée



© Éditions Verdier, 2018  
ISBN : 978-2-86432-967-1

Ce n'est peut-être pas découvrir  
qui est important, mais retrouver.

JEAN DORT (Patrick Jouané) dans  
*Au Pan Coupé*, film de Guy Gilles.

Et il me manque ce bonheur  
unique qu'offrent les lieux étranges :  
être étranger à l'étranger et  
savoir pourtant qu'on peut s'unir  
à lui.

STEFAN ZWEIG, *Lettre à Ellen  
Key*, 1907.

Je n'écrirai pas ces chapitres.  
Je délaisserai ces hommes.

PIERRE MICHON, *Rimbaud  
le fils*, 1993.



AU DÉBUT des années soixante-dix, j'habitais en Algérie, dans un petit cabanon de la corniche oranaise, à Paradis-Plage. Comme je l'avais voulu rempli de livres, et que je n'avais pu transporter de France qu'une mince partie de ma bibliothèque (ce qui pouvait tenir dans mon unique malle, parmi d'autres objets qui me semblaient alors tout aussi indispensables à ma survie, tels que cassettes des Pink Floyd ou boîtes de crème de marron), j'avais complété mes rayonnages (des caisses en bois récupérées dans l'école où j'enseignais et passées au bleu de Klein) par divers volumes achetés chez les brocanteurs de Petit-Lac. C'étaient pour la plupart de gros livres reliés, provenant d'antiques bibliothèques abandonnées par les pieds-noirs lors de leur exode forcé de juillet 1962. Parmi eux se trouvait un épais volume du *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*.

L'édition datait de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et sur les innombrables gravures qui l'illustraient, celles-là même dont s'étaient servis pour leurs collages Max Ernst et les surréalistes, on pouvait suivre les aventures (ou plutôt les mésaventures) des explorateurs lancés dans de périlleuses expéditions; car où que se dirigeassent leurs pas, une nature tisonnée par le démon semblait s'acharner à inventer de nouveaux cataclysmes et de nouvelles horreurs: séismes,

avalanches, typhons, crevasses, éruptions parsemaient le parcours de ces infortunés voyageurs et quand enfin la Terre consentait à calmer ses furies, surgissaient des hordes de créatures endiablées, fourmis carnivores, serpents pythons, hardes de buffles, quand ce n'était pas quelque sauvage à demi nu, les yeux injectés de sang, et qui s'appêtait à dévorer tout cru le pacifique lord (toujours impeccablement mis et magnifiquement botté) qui venait de se prendre malencontreusement le pied dans une liane. Voyageant au gré des livraisons du *Journal* – peut-être était-ce celles de l'année 1890 – de Zanzibar à Massaoua en passant par la baie d'Ha Long, j'étais tombé un jour sur un minuscule entrefilet: on signalait aux lecteurs la présence à Harar d'un ressortissant français nommé Arthur Rimbaud, « représentant d'une maison française ». Alors, dans un éclair, il m'avait été donné de connaître cette chose précieuse et inespérée: Rimbaud vivant. Dissimulée sous ces épaisseurs de pages imprimées, protégée par ce foisonnement d'aventures inventées à coup sûr pour détourner l'attention, gisait ce petit trésor, ce diamant, cette phrase courte, laconique, purement informative, qui dans sa simplicité, sa sobriété, était parvenue à l'instar d'un haïku à me faire éprouver la présence de cette chose à jamais absente: la vie véritable, l'existence physique d'Arthur Rimbaud.



À cette même époque, j'avais décidé de profiter des congés d'été pour me rendre en Éthiopie sur les traces du poète. J'aimais déjà les pèlerinages, c'est-à-dire voyager pour aller visiter ce qui n'existait plus. Après Harar et



sa *Rimbaud house* où il n'avait jamais habité, je m'étais retrouvé en plein mois d'août à Massaoua, plongé dans une chaleur suffocante. Cette chaleur était telle que les habitants sortaient leurs lits dans les rues de la ville. Pour avoir quelque chance de parvenir à trouver le sommeil, ils arrosaient le sol de ces rues (il me semble me rappeler que c'était de la terre battue) avant d'y installer les lits si bien que toute la ville, à la nuit tombée, se transformait en un gigantesque dortoir à ciel ouvert. C'est dans ce même volume du *Journal des Voyages*, qu'une fois rentré à Oran, j'étais tombé sur une gravure qu'accompagnait un article dont je peux, puisque je l'ai retrouvé depuis, vous donner à lire un extrait. C'est dans le numéro du 11 octobre 1891 :

« En Abyssinie, la température est encore plus intolérable et, à Massaouah – petite ville située sur un îlot de corail, reliée au continent par une jetée de 1 500 mètres – il est absolument impossible de demeurer, aussi bien dans les cabanes en branchages que dans les vieilles maisons de style arabe. Moins prévoyants et moins fortunés que les Indous, les Massaouans – qui n'ont ni salles de bain de marbre, ni bassins d'eau de rose, et pourtant ne peuvent dormir dans leurs habitations – en sont réduits à transporter en plein air, dans les rues, les cadres qui leur servent de lit, et à recourir aux bons offices des Noirs, qui, dans de véritables patrouilles ou rondes nocturnes, font pleuvoir, au moyen de leurs guerbes (outres), une rosée artificielle sur les dormeurs. »

Certes, je n'avais pas rencontré ces patrouilles d'esclaves noirs, mais d'une certaine façon, ce dont j'avais été témoin ne différait guère de ce que décrivait l'article ;

j'avais d'ailleurs moi-même remarqué dans les rues ces lits formés de cadres tendus de cordes tressées. Rimbaud, lui, avait débarqué dans cette ville en août 1887 en provenance d'Obock, à la suite de son expédition calamiteuse de vente d'armes au roi du Choa, et dans le but de se faire régler des traites auprès de certains commerçants de la ville. « Ce Français, qui est grand, sec, yeux gris, moustaches presque blondes, mais petites, m'a été amené par les carabiniers », avait écrit le vice-consul de France au consul de France à Aden, le priant de bien vouloir lui fournir des renseignements « sur cet individu aux allures quelque peu louches ». Sans doute alors, en plein mois d'août, Rimbaud avait-il pu lui-même observer ces mêmes arroseurs noirs qui étaient représentés sur la gravure. Cette gravure, je l'avais bien sûr perdue depuis longtemps, n'ayant pu transporter ces gros livres à mon retour en France, mais je l'avais toujours gardée en mémoire et c'est tout récemment, grâce à la bibliothèque numérique Gallica de la BNF, que je suis parvenu à la retrouver, éprouvant alors la même joie que si je venais, après une trop longue séparation, de retrouver un être cher.

C'est donc en me plaçant sous les auspices de cette image retrouvée que je voudrais aujourd'hui entreprendre ce voyage.



L'ÉTÉ EN ABYSSINIE – Les noirs font pleuvoir une rosée artificielle sur les dormeurs. (Page 236, col. 1.)

*Journal des Voyages et des aventures de Terre et de Mer,*  
11 octobre 1891.



QU'ELLE EST TOUCHANTE cette lettre que Rimbaud adresse depuis l'hôpital de la Conception, au ras Makonnen! Celui-ci est le gouverneur de Harar et Rimbaud vient juste d'être amputé de la jambe droite. Il est arrivé à Marseille treize jours avant, après un terrible voyage, charrié depuis Harar jusqu'à Zeilah par ses porteurs, sur la civière qu'il s'est fait construire, à travers les déserts brûlants d'Éthiopie, perclus de douleurs sous sa « peau abyssine » lessivée par les orages, plongé ensuite pendant trois semaines dans la fournaise d'Aden jusqu'à ce qu'enfin on puisse le hisser à bord de *L'Amazonie*, un paquebot des Messageries maritimes en partance pour Marseille, surchargé de colons français rentrant d'Indochine pour leur cure estivale dans la Mère patrie.

« On m'a coupé la jambe il y a six jours. Je vais bien à présent et dans une vingtaine de jours je serai guéri.

Dans quelques mois, je compte revenir au Harar, pour y faire du commerce comme avant, et j'ai pensé à vous envoyer mes salutations. »

Elle est touchante cette lettre quand on sait que ce désir fou de repartir avec une jambe en moins, une prothèse

bientôt, n'aboutira jamais : parce que Rimbaud ne cessera de s'affaiblir et que la mort viendra bientôt le cueillir dans ce même hôpital, à peine quelques mois plus tard. Et sans doute au moment où il envoie ces mots, l'homme qui a tant bourlingué, tant vécu et tant souffert, sait-il au fond de lui que ce retour a bien peu de chance de voir le jour, mais quelque chose le pousse depuis cette lugubre chambre d'hôpital à adresser son salut respectueux à celui qui, quoique moins retors que son cousin le roi Ménélik, ne lui a pourtant pas épargné les traverses. Quelque chose le pousse à vouloir renouer avec une vie dont pendant des années, au fil des lettres à sa mère et à sa sœur, il n'a cessé de se plaindre. Quelque chose qui a la force du mouvement. Quelque chose comme un espoir violent, une volonté de ne rien céder et de rester vivant. Quelque chose qui relève de l'obstination de l'enfance et qui communique à ses mots une sorte de candeur et de joie native. Quelque chose comme une fidélité à ce qui vient subitement de basculer dans son passé.



Ce ras Makonnen à qui Rimbaud écrit est donc le cousin germain de Ménélik II ; Ménélik règne sur le Choa de 1866 à 1889, date à laquelle il devient empereur d'Éthiopie succédant à Yohannès IV, tué à la bataille de Metemma. En 1887, après la bataille de Chelenqo qui oppose les troupes de Ménélik à celles de l'émir Abdullaï, Harar quitte le giron égyptien et britannique pour l'éthiopien, et le ras Makonnen est nommé par Ménélik gouverneur de la ville. C'est à ce titre qu'il est amené à rencontrer Rimbaud. Ras Makonnen est aussi le père d'Hailé Sélassié, ultime *negusse negest*, roi des rois, lequel va régner sur

l'Éthiopie pendant trente-huit années et ce jusqu'en 1974, date à laquelle il sera destitué par un coup d'État militaire piloté depuis le Kremlin.



En 1973, lors de ce voyage que je fis en Éthiopie sur les traces de Rimbaud, alors que je me trouvais à Dire Dawa, par le plus pur des hasards, il me fut donné d'apercevoir le négus Hailé Sélassié. Je voyageais alors avec une amie et nous étions en train de longer les murs d'enceinte de ce qui semblait être une belle propriété quand nous aperçûmes une foule de gens qui attendaient devant les grilles du portail. Soudain les grilles s'ouvrirent à deux battants et au son des trompettes nous vîmes paraître une imposante limousine escortée par des motards : le roi des rois, le lointain descendant du roi Salomon et de la reine de Saba, quittait en fanfare son palais d'été. Assis à l'arrière de sa belle voiture, sa tête dépassait à peine des vitres et je me souviens de la couronne de ses cheveux gris et crépus, de sa barbe de suie sur son visage brun et fripé et du salut qu'il nous adressa. Si nous avions eu les honneurs de ce salut impérial c'était sans doute parce que, seuls Blancs parmi cette foule des badauds noirs, il avait dû nous remarquer et nous considérer comme ses hôtes. Je crois qu'à cette époque, et malgré la ferveur rimbaldienne qui m'animait, je n'avais même pas réalisé que cet homme était tout simplement le fils de celui que Rimbaud avait rencontré ; je l'avais plutôt vu comme un personnage d'opérette, un avatar de Muskar XII, le roi de la Syldavie du *Sceptre d'Ottokar*.



Lors d'un premier séjour que je fis à Nîmes, vers la fin de ces mêmes années soixante-dix, je fréquentais la boutique d'un bouquiniste qui se trouvait juste derrière l'église Saint-Paul. Dans mon souvenir, ce bouquiniste était une manière de vieux garçon un peu myope, portant des chandails en grosse laine tricotée, avec quelque chose qui me paraissait alors aussi confiné et poussiéreux que ses rayonnages emplis de volumes reliés ou couverts de papier cristal. J'ai réussi à retrouver son nom : il s'appelait Pierre Couétard, dut vendre sa librairie peu de temps après pour partir s'installer à Toulon.

C'est lui qui, pour la première fois, avait attiré mon attention sur Paul Soleillet (*Monsieur Couétard, si jamais vous lisez ces lignes, soyez-en remercié*). Ce libraire avait en effet amassé toute une documentation sur cet explorateur nîmois un peu oublié et préparait (m'avait-il confié à l'époque) une série de communications à son sujet pour l'Académie de Nîmes. J'avais moi-même croisé, sans trop m'y attarder, ce nom de Soleillet en lisant la correspondance d'Arthur Rimbaud.

Depuis quelques années, je suis revenu habiter à Nîmes, et si la librairie de monsieur Couétard a depuis longtemps disparu, remplacée aujourd'hui par une herboristerie, j'ai retrouvé dans cette ville, comme une vieille connaissance, le souvenir de Paul Soleillet.





Nîmes donc ; c'est là que Paul Soleillet est né, le 29 avril 1842, dans la maison de ses grands-parents maternels, lesquels tiennent alors une bijouterie au numéro 4 de la rue Régale (aujourd'hui salon de « haute coiffure » *Dimitri et Nikos*). Cette naissance a sans doute été quelque peu précipitée, sinon prématurée, puisque la présence nîmoise de ses deux parents est qualifiée d'« accidentelle » dans l'acte de naissance, eux-mêmes habitant alors la ville d'Uzès. Paul Soleillet, dans une lettre qu'il adressera en avril 1884 depuis Ankober à son correspondant Gabriel Gravier, évoquera cette naissance (pour ainsi dire délocalisée) dans ces termes : « Le ciel devait être empli d'astres errants et celui chargé de présider à ma naissance avait certainement pour maison une tente. » Il était donc né hors de chez lui, comme un nomade, et sans doute, devenu adulte, aurait-il volontiers repris à son compte cette phrase de Rousseau : « La vie ambulante est celle qu'il me faut. »



Avant d'entamer ses premiers voyages, Soleillet fait des études secondaires au tout nouveau collège Saint-Joseph d'Avignon (qui s'appelle alors « externat libre Saint-Joseph » et vient d'être ouvert en 1850 par les jésuites). Le service des archives de cet établissement (qui existe toujours) m'a communiqué divers documents dont une ancienne liste d'élèves ayant fréquenté ce collège, où figure le nom de Paul Soleillet. Il y est désigné comme « Explorateur du Sahara central » demeurant au 8 de la rue Montjardin à Nîmes. En épluchant les archives municipales numérisées, sur les listes de recensements effectués en 1872, 1876, 1881, 1886, à cette même adresse, je retrouve son nom